

**MULTIPISTES** Rencontre avec Heiner Goebbels, compositeur et metteur en scène, invité de Musiques en scène à Lyon.

# «Le théâtre, musée pour nos perceptions»

Par **MARIE LECHNER**  
Envoyée spéciale à Lyon

**I**nventeur de formes effervescentes, assembleur de mondes inouïs, le compositeur et metteur en scène allemand Heiner Goebbels est l'invité de la biennale Musiques en scène, à Lyon jusqu'à la fin du mois, qui lui consacre la plus grande rétrospective jamais organisée. Quatre spectacles emblématiques, ovnis scénico-musicaux (*I Went to the House But Did Not Enter* avec le célèbre quartet vocal Hilliard Ensemble, *Chants des guerres que j'ai vues*, la machine à rêves *Stifters Dinge* et *Max Black*, avec André Wilms dans le rôle du savant fou-homme orchestre), deux concerts symphoniques et une installation immersive au Musée d'art contemporain, l'occasion rare de découvrir la vaste palette de l'un des artistes les stimulants de la scène contemporaine.

Issu du jazz allumé, fondateur d'une «famille d'extrême gauche» et du groupe d'avant-rock saturé Cassiber en 1982, le compositeur composite né en 1952, a fait ses gammes dans la radio expérimentale allemande (ou Hörspiel) avant d'étendre à la scène son goût de l'hybridation, combinant lumière, musique, décors et mots dans des pièces saisissantes de poésie visuelle et sonore, drôles et mélancoliques. Refusant la narration linéaire pour lui substituer des dispositifs à plusieurs voix ou perspectives, Goebbels crée des «dramas de la perception», paysages suggestifs où le spectateur peut promener librement son regard et faire vagabonder son oreille et son esprit. Une approche qu'on retrouve dans l'installation créée pour l'exposition «Listen Profoundly» au Musée d'art contemporain. Dans l'espace obscur, un cercle et un carré lumineux se reflètent et se déforment sur une étendue d'eau miroitante, allusion aux formes des fenêtres d'un temple bouddhiste de Kyoto. Paysage mental propice à l'introspection et à la rêverie, ce lieu flottant et réconfortant, abstrait et profondément humain, résonne de voix fantomatiques, enregistrées et converties avec des voix d'artistes expé-

rimentant avec les mots. A l'occasion du montage, rencontre avec le metteur en scène à l'heure du déjeuner, une pause qu'il s'accorde exceptionnellement.

**Que ce soit dans votre théâtre musical ou vos installations, la forme est-elle déterminante ?**

J'étais avec Cassiber et avec mon fils au Japon et nous sommes allés à ce temple à Kyoto Genko-An qui a deux fenêtres, une carrée et une ronde, ouvrant vers le même jardin. La première est appelée la «fenêtre de la confusion» et la seconde «fenêtre de l'éclaircissement». La manière dont la forme modifie constamment notre perception m'intéresse depuis toujours. C'est une grande erreur, d'après moi, que dans les théâtres, les systèmes éducatifs, il ne soit question que de contenu, de rôles, de personnages et rarement de formes. Dans cette installation, il y a plein de voix, la plupart sont issues de cy lindres gravés. Elles s'intercalent avec celles de Gertrude Stein, Marina Abramovic, John Cage, Alvin Lucier, qui ont toutes une stricte relation avec la recherche de formes, rythmiques, musicales, du langage parlé. **A propos de Gertrude Stein, vous vous plaignez de la mauvaise traduction française qui «concentre 1000 pages en 300». Qu'est-ce qui vous a décidé à faire une version française de *Songs of Wars I Have Seen* ?**

Les deux traductions existantes de *Wars...* [réf. cit. *autobiographique écrit par Gertrude Stein, pendant son séjour dans l'Ain, en 1942-1943, et dont s'inspire le spectacle, ndr*], sont inacceptables car elles réduisent le langage au sol-disant contenu. Elles ignorent totalement les formes, répétitions, redondances, la musicalité. C'est pourquoi nous avons dû en faire une nouvelle, qui respecte la syntaxe. J'ai une poignée d'auteurs avec lesquels je travaille, dont Heiner Müller, Gertrude Stein, Alain Robbe-Grillet, Canetti, parce que la structure du langage est aussi importante que ce qu'ils disent.

**D'où votre prédilection pour les textes non dramatiques ?**

J'ai tendance en effet à chercher l'effet op-

posé du drame qui est toujours focalisé sur des personnages, une intrigue. Je préfère l'image décentralisée, qui laisse au public la possibilité de la découvrir. Si vous êtes prêt à regarder un paysage ouvert, le rapport de forces est inversé, c'est vous qui décidez ce que vous regardez. C'est pour ça



MONGFE BERGMANN

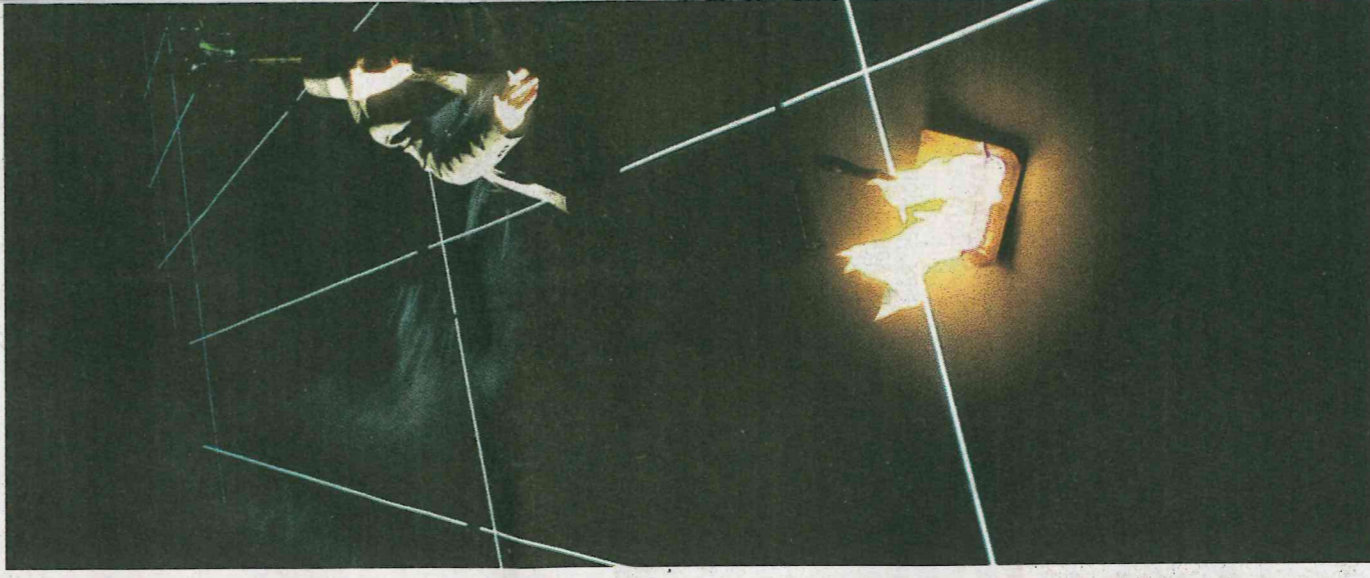
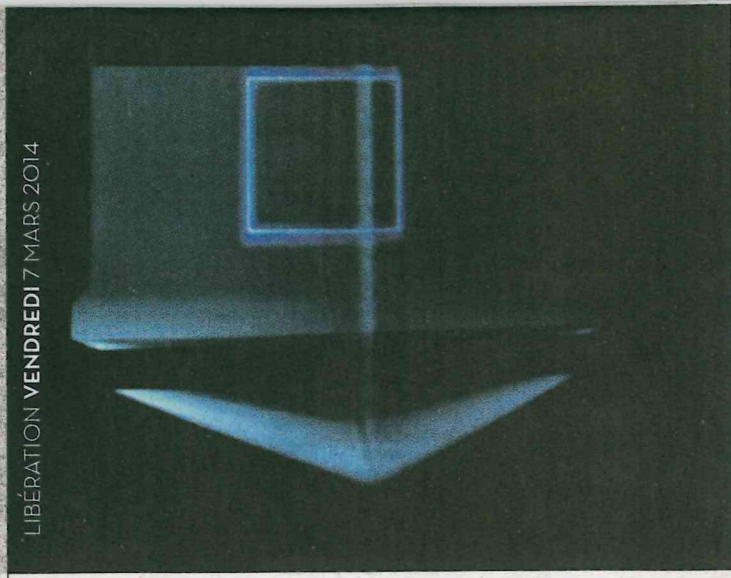
que j'aime le terme de «pièce pay-sage» de Gertrude Stein [qui consiste à éliminer tout récit et écrire une pièce comme s'il s'agissait d'un paysage]. On peut retrouver ce plaisir dans les films de Jean-Marie Straub, avec la caméra posée à un point fixe et vous vous retrouvez à flâner dans l'image, même dans un contexte de cinéma.

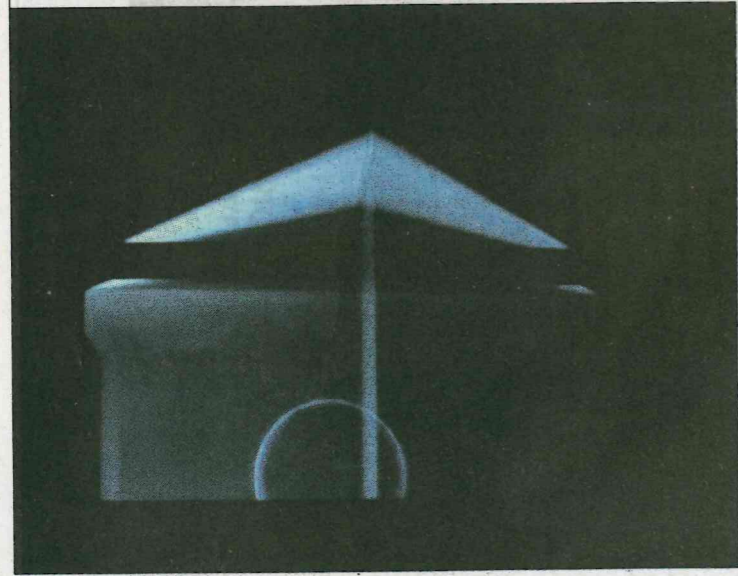
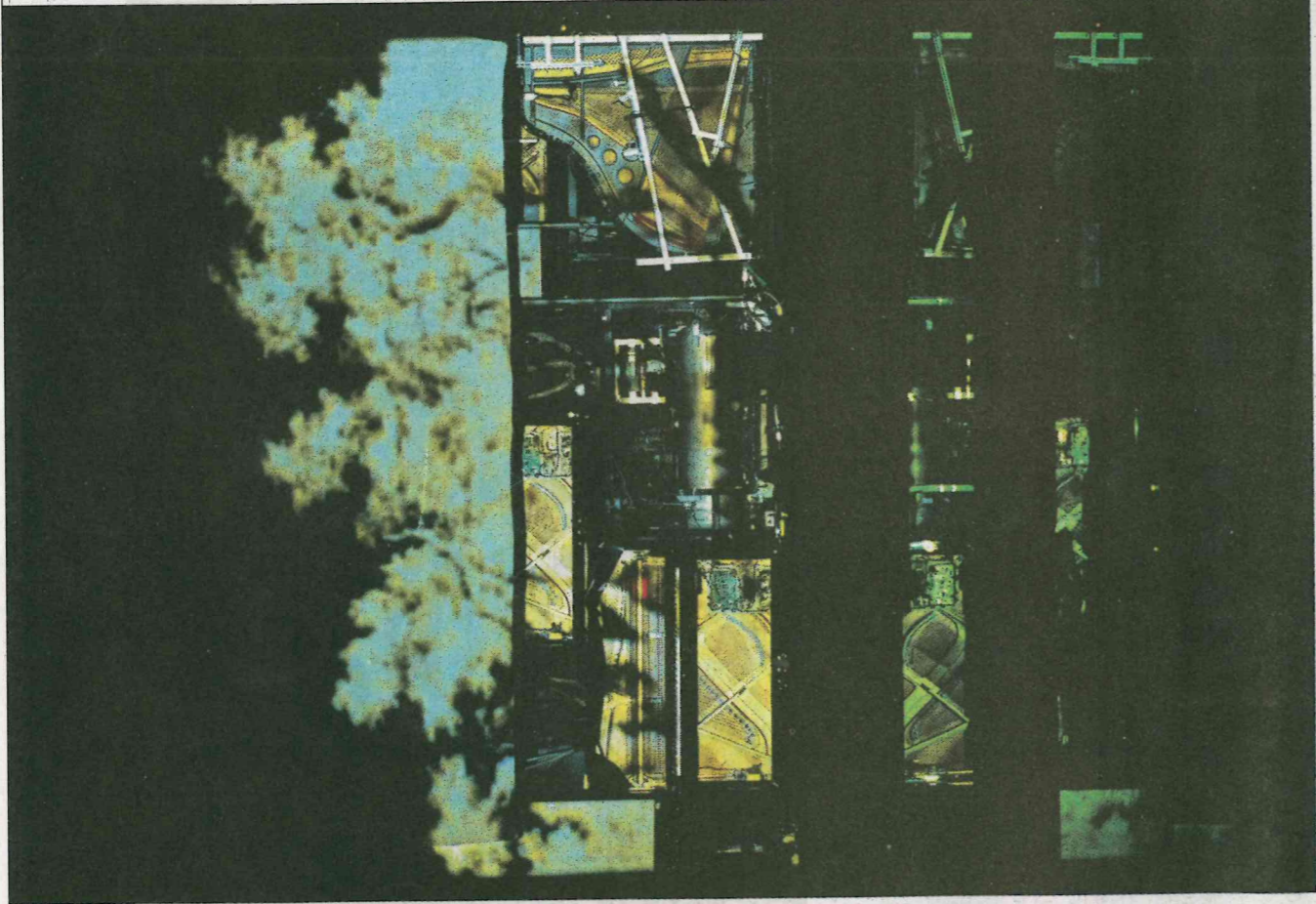
**Poussé à l'extrême, cela donne les paysages oniriques de *Stifters Dinge* où seules des machines animent le plateau ?**

Le fait qu'il n'y ait personne sur scène signifie simplement que quiconque présent dans le public est le protagoniste. L'absence radiale de l'un des médiums élargit la perception d'un autre. L'absence peut être visuelle, mais aussi acoustique, par exemple *I Went to the House But Did Not Enter*, qui met en scène le plus célèbre ensemble vocal de chant à cappella médiéval, comporte des silences de plus de dix minutes. Ceux-ci rendent le public nerveux, spécialement à Paris. Les chanteurs sur scène se livrent à un rituel pour dresser la table; si on prête l'oreille, on peut entendre le froissement d'une serviette en papier, le son d'une tasse, d'une cuillère... J'essaie d'ouvrir un espace où le spectateur est confronté à lui-même. Les gens sont effrayés d'entendre leur cœur battre. Ou celui du voisin. Je pense que le théâtre peut être un musée pour nos perceptions, car c'est un endroit à côté de la réalité. Dans le monde réel, on perd la possibilité de découvrir les choses pour ce qu'elles sont. L'on vit entouré par un certain excès totalitaire des médias, de la publicité, de la présence urbaine. J'aime envisager le théâtre comme une chose en soi, une forme d'art propre et non comme un média pour délivrer des messages, un instrument qui réduit le langage à la narration.

**Quelle différence faites-vous entre le concert scénique et le théâtre musical ?**

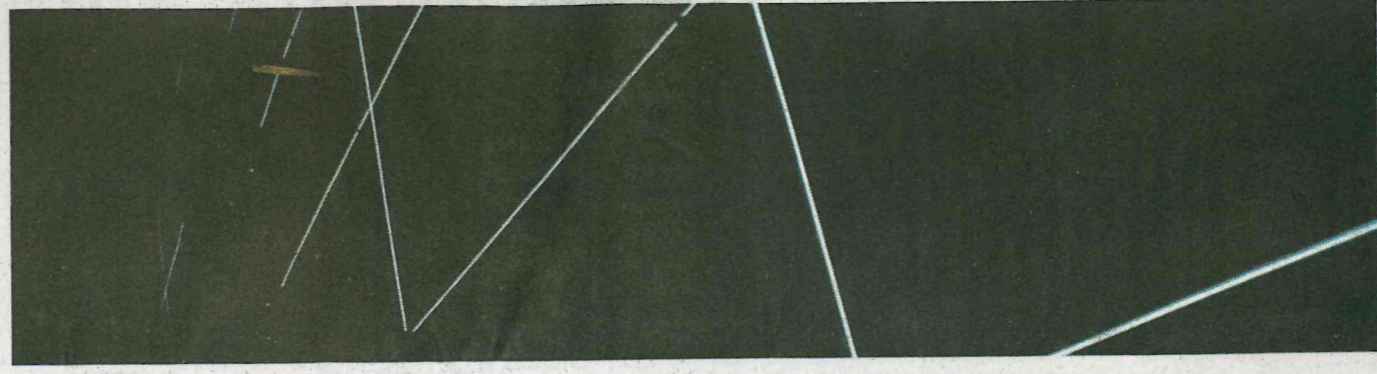
C'est un désir artistique qui s'exprime dans différents médias. J'apprécie le luxe d'avoir à disposition ces différents outils, et je vais avoir tendance à travailler comme un compositeur quand je suis avec des comédiens et plutôt comme un metteur en scène avec des musiciens. C'est dans l'instant que je me sens le plus à l'aise. D'une certaine manière, je suis probablement toujours un musicien de jazz, improvisant avec les différentes options, à sa-





Genko-An  
69006,  
installation dans  
le cadre de  
l'exposition  
«Listen  
Profoundly»  
(ci-dessus);  
Max Black avec  
André Wilms (ci-  
contre à gauche),  
Stifters Dinge (ci-  
contre à droite);  
I Went to the  
House But Did  
Not Enter  
(ci-dessous).

PHOTOS DR.  
MARIO DEL CURTO



Une 7<sup>e</sup> édition  
polyphonique de la  
biennale rhodanienne.

## Nuages et passerelles entre les arts

### MUSIQUES EN SCÈNE

Jusqu'au 29 mars. Rens.: [www.bmes-lyon.fr](http://www.bmes-lyon.fr)

La biennale Musiques en scène a la tête dans le nuage, sous toutes ses formes. L'événement dédié à la découverte du répertoire contemporain, organisé par le Grame, centre national de création musicale, dans une vingtaine de lieux à Lyon, accorde cette année une large place aux œuvres musicales englobant les différents arts, s'adressant à la vue autant qu'à l'ouïe. D'où la grande rétrospective accordée à Heiner Goebbels, dont la pratique s'inscrit à la croisée de toutes ces disciplines. On retrouve le nuage dans sa fantastique machinerie onirique, *Stifters Dinge*, no-man show pour pianos mécaniques, lumière, bruits de voix et de vent, brouillard, eau et glace présentée au TNP de Villeurbanne. Place Louis-Pradel, Anne Blanchet a posé un (vrai) nuage de trente mètres de long, sculpture éphémère et imprévisible. Le nuage peut également se faire *cloud*, désignant la nébuleuse informatique qui se répand sur nos écrans et embrume nos mobiles, «véritable peau médiatique, qui nous immunise autant qu'elle nous conscrit», selon Damien Pousset, délégué artistique, qui n'est pas étranger à ce vent frais soufflant sur cette 7<sup>e</sup> édition. Le développement du numérique facilite les correspondances et les croisements entre les disciplines, comme le théâtre, la danse (*Movement C* d'Ulrich Langheinrich) et les arts plastiques. Il permet également la création à distance et en réseau. Ainsi de *Miroirs distants*, une performance musicale et visuelle entre Lyon et New York. Parmi les curiosités, un opéra multimédia de Roland Auzet, confrontant Steve Jobs, fondateur d'Apple, et la figure shakespearienne du roi Henry V, interprété par le ténor Michael Slattery et le rappeur Oxmo Puccino. Ou encore cette symphonie participative pour smartphones, où c'est le mouvement des téléphones du public (via l'application SmartFaust développée par le Grame) qui générera les sons. La biennale se clôturera par une grande balade contemporaine le 29 mars: la Journée Cumulus, déambulation sonore le long des rives de Saône.

M.L.e. (à Lyon)

pianos, la pluie, comme un musicien qui contrôle les éléments avec son corps.

Après *The Delusion of the Fury*, c'est un autre opéra rarement mis en scène que vous préparez pour la Ruhr Triennale [dont Goebbels est le directeur artistique]...

Je choisis des opéras qui ne sont pas aimés par les institutions. Comme celui d'Harry Partch, qui s'intègre mal au monde de la musique contemporaine, il est trop étrange, proto-pop. Pour la prochaine Ruhr Triennale, j'ai choisi une pièce de théâtre musical du com-

positeur néerlandais Louis Andriessen, qui n'a jamais été remise en scène depuis sa première par Bob Wilson, à la fin des années 80. Sa musique est comme de l'architecture, elle ouvre un espace pour l'imagination, ce n'est pas un opéra avec une histoire d'amour ou un récit linéaire, plus comme quatre chapitres d'un livre ou les mouvements d'une symphonie; et ils traitent tous de l'opposition entre politique et vie privée, société et individu, physique et amour, sujets qui sont toujours nos principales questions existentielles. ◆